

de chasseurs, d'une voix assombrie et comme voilée d'un doute cruel.

—Eh bien ! et la fin de votre histoire ? demanda soudain le père Marckesy.

—Où, qu'est devenue Paquita ? fit Michel, à son tour.

Le nègre reprit son simple et touchant récit, l'accent attristé par le souvenir amer des événements qu'il revivait pour ainsi dire.

Huit jours après sa fuite avec Paquita, celle-ci tomba malade, et malgré les soins des médecins, les attentions vraiment délicates et quasi-paternelles de Zanzibar, elle ne parvint pas à se rétablir.

Elle subissait après coup, et à l'époque difficile à son sexe, l'inévitable résultat des privations et des mauvais traitements endurés depuis l'enfance.

Comme elle ne pouvait plus travailler, Zanzibar dut s'occuper seul de gagner le pain quotidien. Il alla de ville en ville, portant l'enfant sur ses robustes épaules, s'arrêtant aux places publiques pour y exercer ses talents d'hercule, et mendiant les gros sous nécessaires à leur existence.

Mais quand l'hiver rendit les places désertes et les recettes plus maigres, leur détresse s'accrut, devint la noire misère.

Paquita de plus en plus faible dut rester couchée dans un lit d'auberge, sous la garde de son seul et vaillant protecteur.

Maintenant, elle ne mangeait plus, demeurait des heures entières les yeux clos, livide, douloureusement secouée parfois de quintes de toux sèche qui se transformaient en râles.

Zanzibar s'attrista de plus en plus, restreignit sa nourriture afin de pouvoir subvenir à l'achat de médicaments indispensables, et lui aussi, s'affaiblit, perdit la puissance de ses muscles.

Enfin, à Auxerre, il fallut demeurer malgré tout.

L'enfant arrivée au dernier période de sa maladie, fut admise à l'hôpital de la ville, et c'est là que le pauvre nègre lui ferma les yeux pour toujours.

Après ce malheur, il se remit tristement en route vers Paris, sans parti arrêté, d'ailleurs. Il essaya pourtant de travailler, mais il était à bout de forces ; moralement et physiquement brisé, découragé, vaincu par la fatalité.

Abandonné de tous et de tout, ne tenant à la vie par rien, il résolut d'en finir brusquement.

On l'avait sauvé, c'était bien ; puisqu'on le voulait, il essaierait de vivre, mais ne s'engageait à rien, tant était profonde, immense, la douleur qui l'avait terrassé.

Comme il achevait, Mme Marckesy prévint son mari que le repas était prêt.

Les saltimbanques s'installèrent donc sur l'invitation du patron et le dîner commença.

C'est ainsi que Zanzibar, dit "la Terreur-Noire", entra dans la troupe des Marckesy et devint le camarade de Fil-d'Acier qui, plus tard, mit son dévouement à l'épreuve.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cet événement lorsque nous retrouvons le cirque forain installé sur le boulevard Pigalle, où se tient la fête annuelle de Montmartre.

La troupe était au complet, et malgré le froid sec qui régnait ce soir de février, le public attiré dans ce coin particulier de Paris affluait vers les tréteaux et les jeux. Sur l'estrade de l'établissement Marckesy, tout illuminé d'un ruissellement de lumière électrique, se tenaient les fils de la maison Nora, André, Zanzibar, superbement drapé dans une étoffe rouge, enfin Fil-d'Acier.

Au contrôle M. et Mme Marckesy, l'attitude noble et sévère, comme il convient aux directeurs d'un grand théâtre, fût-il forain.

Le vieux pitre légendaire, comiquement perché sur la dernière marche de l'escalier, haranguait la foule, la captivait, la grisait de son boniment cocasse et spirituel à la fois.

De chaque côté de la caisse, et négligemment appuyés contre les colonnes de bois peint, devisaient Zanzibar et Fil-d'Acier, tous deux superbes de force et de musculature en des maillots roses et or tout battant neufs.

Maintenant l'hercule noir était complètement refait ; il s'était repris à la vie, et sans l'expression de tristesse qui se lisait encore dans son regard sombre, nul n'eût pu soupçonner ses misères et ses souffrances passées.

Sous l'influence morale et toute bienfaisante de Michel Marckesy et de Fil-d'Acier, les angoisses de son cœur s'étaient vite calmées, tout au moins adoucies. En même temps, la trace des privations physiques s'effaçait, grâce à l'ordinaire relativement soigné de la troupe.

Or, le bien-être matériel influe sur le moral, et réciproquement le calme de l'esprit entretient les forces physiques.

Mangeant bien, dormant mieux, Zanzibar recouvra l'équilibre un instant compromis, son chagrin devint d'abord plus tolérable, et, peu à peu, s'assoupit. D'ailleurs, il sentait en son cœur de simple naître une affection nouvelle. Fil-d'Acier, son sauveur et son compagnon, l'avait conquis par sa loyauté et sa bonté. Non seulement il s'était fait le consolateur du malheureux nègre, mais il devait être aussi son éducateur.

Alors, et pour récompenser les bons soins que tous lui avaient prodigués dès sa drôle entrée dans la troupe Marckesy, Zanzibar s'était remis à travailler avec ardeur, inventant de nouveaux et curieux exercices, accomplissant, chaque jour, de véritables prodiges de force et de souplesse.

Cela lui valut rapidement de légitimes succès, et aussi, tout naturellement, la reconnaissance et la bienveillance du patron. Il était donc à peu près heureux maintenant.

Ce soir-là, il causait tranquillement avec Fil-d'Acier. Celui-ci, toujours possédé de la même idée fixe qui devenait une hantise, parlait encore des Merlin et de Gaston de Serlay, signalant les difficultés que présente Paris au point de vue des recherches.

—Allez donc, disait-il, retrouver quelqu'un dans cette ville de trois millions d'âmes, si le hasard ne vous vient en aide ? C'est, pour moi, tout à fait impossible.

Si j'avais eu seulement la nouvelle adresse des Merlin, j'aurais peut-être, par la mère, retrouvé le fils. En tout cas, je l'aurais informée, ce qui m'eût soulagé. Mais comment savoir où ils demeurent à présent ?

—Ah ! oui, difficile, très difficile, répliqua Zanzibar, mais si tu veux, moi chercherai ?

Bien heureux faire quelque chose pour toi.

Comme il exprimait ainsi simplement son affectueux sentiment, le pitre dont la voix rugissait terrible, ou sonnait stridente au milieu du vacarme assourdissant des cuivres, des orgues et des coups de grosse caisse, le pitre, disons-nous, termina brusquement son boniment par un entrechat étourdissant de fantaisie.

Zanzibar et Fil-d'Acier interrompirent alors leur causerie, puis ils s'avancèrent sur l'estrade pour crier le prix des places et engager le public à gravir les degrés.

—Allons, à cinq sous seulement, cinq sous les troisièmes !

—Un gant, à qui un gant ? hurla Zanzibar, la face coupée d'un large et franc sourire où éclataient ses dents blanches.

Et la foule se pressait, montait en flots serrés, envahissant littéralement le cirque ambulant.

Tout à coup Fil-d'Acier s'interrompit, il demeura bêche béante, les yeux démesurément ouverts, le regard fixe.

Devant lui, un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis, le visage rasé de frais, d'allure bourgeoise et cossue ; un homme qu'il crut reconnaître gravissait lentement l'escalier de bois, le regard brillant de plaisir savouré d'avance.

A mesure qu'il se rapprochait, Fil-d'Acier le regardait plus avidement, essayait de se rappeler, de fixer son souvenir.

Subitement, et comme le spectateur mettait le pied sur l'estrade, Fil-d'Acier lui posa la main sur l'épaule et l'interpella :

—Tiens, monsieur Merlin !

Surpris, le bourgeois eut un brusque sursaut, il demeura pendant un instant muet, comme indécis et hésitant ; en même temps d'un regard défiant, coulé en dessous, il dévisageait la figure loyale de Fil-d'Acier.

Puis semblant se remettre promptement, il demanda, la voix blanche, un peu tremblante :

—C'est à moi que vous parlez ?

—Sans doute, je vous reconnais bien, parbleu ; vous êtes M. Merlin, de Nogent-sur-Marne.

L'homme se mordit les lèvres jusqu'au sang, une crispation involontaire contracta durement ses traits.

—Vous vous trompez, mon ami, dit-il cependant avec assez de calme, je ne suis pas M. Merlin, et je n'ai jamais habité Nogent.

—Ah ! voyons, reprit Fil-d'Acier qui, maintenant, était certain de sa mémoire, c'est parce que vous ne voulez pas avoir l'air de connaître un saltimbanque que vous dites cela ?

Mais je ne l'ai pas toujours été, regardez-moi bien.

A ce moment précis, une voix autoritaire, celle de Michel, appela de l'intérieur du cirque :

—Fil-d'Acier, viens vite un instant, j'ai besoin de toi !

—Attendez-moi cinq minutes, cria le gymnasiarque au spectateur, nous causerons de Mme de Serlay !

Puis, en courant, il se dirigea vers la coulisse, où il disparut.

A peine avait-il tourné le dos que le bourgeois qui, en effet, n'était autre que Merlin, le pseudo-Delaroche, devint pâle comme un mort.

Ce nom de Serlay, celui de sa victime, ce nom effrayant qu'on venait de lui jeter en plein visage sur cette baraque, dans cette fête où il venait précisément pour s'étourdir, pour fuir ses terreurs insurmontables, cela le secoua tout à coup d'un horrible frisson d'épouvante. Une sueur froide perla sur son front. Et, défaillant, perdu de crainte, il saisit la rampe de bois, puis redescendit lentement, malgré sa volonté de fuir au plus vite l'escalier du théâtre forain.

Il lui semblait que ses jambes venaient d'être subitement paralysées, ses oreilles bourdonnaient, le nom de Serlay y sonnait comme un glas.

Dès qu'il se retrouva sur le sol, une sorte de réaction physique